

Artemisia Gentileschi : un destin fascinant

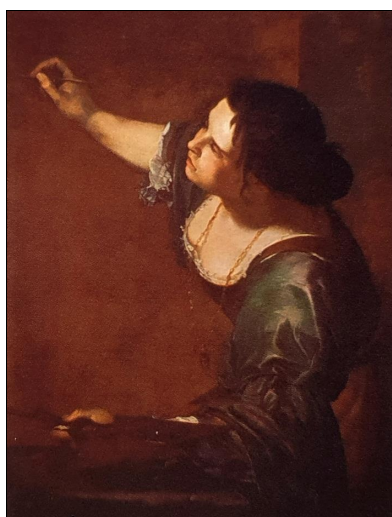
(version longue de l'article paru dans « Accrochages », octobre 2024)

Célébrée de son vivant, l'artiste-peintre née à Rome en 1593 fut oubliée pendant trois siècles. Depuis quelques décennies, sa vie hors normes et ses œuvres magistrales sont redécouvertes.

Artemisia ! Les trois premières lettres de son prénom sont les mêmes que les trois dernières du patronyme de Mozart : art ! Quant à Gentileschi, qui est son nom d'artiste usuel, c'est celui que son père, né Orazio Lomi, a préféré adopter pour lui-même comme nom d'artiste.

Car le père d'Artemisia est, vers 1600, un peintre renommé à Rome, dans le quartier situé entre la Piazza del Popolo et la Piazza di Spagna, là où sont concentrés un bon millier d'artistes en quête de chefs-d'œuvre et de célébrité.

Quand naît Artemisia ses parents ont déjà trois fils. Elle est la cadette et son destin, qui va stupéfier les gens de son époque, continue de fasciner quiconque se penche sur ce parcours jalonné de formidables réussites tout en étant représentatif des empêchements, des injustices et des violences infligées à une femme.



À vrai dire, c'est la force de caractère et le flamboyant talent d'Artemisia Gentileschi qui lui ont permis de s'affirmer sur la scène artistique de son époque comme une peintre de premier rang. Mais après son décès à l'âge de 61 ans, l'histoire de l'art ne l'a pas retenue. Il a fallu que soient retrouvés, en

1876, les « Actes » du procès intenté contre celui qui l'a violée alors qu'elle avait 17 ans, puis, surtout, en 1916, un essai dû au philologue Roberto Longhi pour la sortir de l'ombre. Ensuite, peu de faits marquants jusque dans les années 1980. Puis, heureusement, l'intérêt pour son œuvre est allé croissant. Une première exposition à Florence, en 1991, à la Casa Buonarroti, le film « Artemisia » d'Agnès Merlet en 1997, un roman très documenté d'Alexandra Lapierre (1998), enfin trois expositions à Milan (2011), Paris (2012) et Pise (2013) ont fait que la grande artiste est passée de la légende à la réalité tangible.

Par ailleurs, il est à signaler que de juillet 2024 au 19 janvier 2025 est exposée dans le Cloître de l'Église Santa Chiara, à Naples (un lieu merveilleux), une toile d'Artemisia Gentileschi appelée généralement "Magdalena Sursock", du nom d'un collectionneur privé. L'événement en question s'intitule "Artemisia Gentileschi, un grand retour à Naples après 400 ans".



L'histoire de ce tableau est particulière. L'œuvre se trouvait à Beyrouth en août 2020 quand elle fut endommagée par la gigantesque explosion qui a eu lieu dans le port, causant un fort traumatisme pour la population. Le tableau, méticuleusement restauré, est maintenant de retour à Naples, ville où il a été peint (avec le visage d'Artemisia pour modèle).



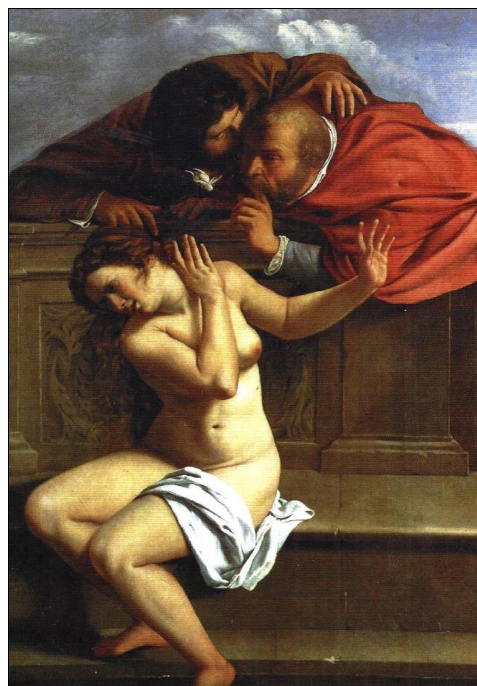
Qui veut bien se pencher sur le parcours de vie de celle qui fut adulée par les esthètes de son temps découvre combien cette réussite n'a été possible que grâce à une détermination inflexible.

À 12 ans, Artemisia, qui perd sa mère, va s'occuper de ses frères cadets. En parallèle, elle sert de modèle dans l'atelier de son père. Elle y est également active comme apprentie. En fait, elle seconde celui qui l'initie aux secrets de la peinture et constate rapidement que le talent de sa fille dépasse le sien ! Mais que faire de telles aptitudes quand elles se manifestent chez une jeune fille ? Il faut être un garçon pour être admis dans une école d'art. Aucune fille ne peut travailler avec des modèles dévêtus ou sur un des nombreux chantiers où s'activent une multitude d'hommes.

Par ailleurs, Orazio est un personnage au caractère ombrageux, colérique et violent, mais il est considéré à Rome comme un des premiers peintres de la ville. Il collabore notamment avec un ami, Agostino Tassi, très réputé pour ses paysages et sa peinture d'ornement. Un allié de grande valeur quand il faut assumer des commandes de fresques.

Dans cet univers réservé aux hommes, Orazio surveille sa fille. Mais il ne peut empêcher qu'Artemisia apparaisse dans le quartier des artistes comme la seule apprentie à ne pas être de sexe masculin. Alors elle attire les regards, celui de son oncle, par exemple, ou d'autres individus qu'elle parvient à repousser.

Une des premières peintures attestée de sa main est intitulée « Suzanne et les vieillards », œuvre qui en dit long sur le sentiment d'être épiée comme une proie. Ce thème, emprunté à la Bible, lui donne l'occasion, alors qu'elle n'a que 16 ans, de figurer la relation déséquilibrée entre un corps féminin dénudé et deux hommes qui semblent comploter.



Cette toile a valeur de prémonition. Un an plus tard, le père d'Artemisia confie sa fille aux bons soins d'Agostino Tassi, son collègue peintre, afin qu'il lui enseigne le dessin. Mais le sieur Tassi, qui n'en est pas à sa première agression, viole Artemisia. Quand il l'apprend, Orazio Gentileschi perçoit avant tout que l'honneur de la famille est en péril. Pour parler du malheur qui est survenu, il dit : « Mon assassinat ! » Et quand il comprend que Tassi ne respectera pas sa promesse d'épouser Artemisia, Orazio, sans en parler à sa fille, écrit au pape pour requérir que le violeur soit jugé.

Le procès, dont on connaît le déroulement précis, va durer sept mois. Artemisia, la victime, est violemment prise à partie. Sa parole est mise en doute, elle est calomniée. Dans la salle d'audience, elle est torturée sur le mode des « sibilli », sorte de cordelettes qui compressent les doigts jusqu'à les broyer, cela pour mettre à l'épreuve les dires de la suppliciée.

Mais Artemisia ne cède pas. Sous la torture, elle maintient le récit du viol. Elle impressionne tant la cour qu'on commence à croire en sa parole. Tassi, cependant, n'est pas au bout de ses vilénies : il paie un faux témoin censé ternir la vertu d'Artemisia. Mais finalement on découvre que Tassi est un homme marié dont la femme vit à Livourne, ce qui invalide ses promesses de mariage. On apprend aussi qu'il a déjà été condamné pour agression envers une femme. Le procès bascule. Tassi est reconnu coupable. Orazio, soulagé, pense obtenir un dédommagement. Il n'en sera rien. Agostino Tassi est condamné à cinq ans d'exil de Rome, mais il saura y échapper grâce aux appuis dont il bénéficie de la part de commanditaires soucieux qu'il puisse terminer certaines œuvres.

Déni de justice. Torture. Humiliation. Artemisia sort meurtrie de cet enfer. Mais elle est artiste, elle a du génie. Que va-t-elle peindre ? Dans l'époque qui est la sienne, pas question de se lancer dans un sujet profane pour exprimer ce qui bouillonne en soi. Il faut s'inscrire dans le grand fleuve des conventions, et choisir dans la liturgie biblique un sujet qui permette d'évoquer une expérience vécue. Ce sujet, elle va le trouver. C'est l'histoire d'une veuve juive, Judith, qui a l'audace de s'introduire secrètement chez les ennemis assyriens pour s'approcher de leur chef Holopherne afin de le décapiter.

La thématique convient à Artemisia. Elle y reviendra à plusieurs reprises. Le Caravage, ami d'Orazio Gentileschi, avait peint semblable scène. La version qu'Artemisia en donne est plus violente. Holopherne semble se débattre ; pour une fois, c'est un homme qui est piégé, c'est lui qui tente d'en

réchapper, mais son sort est scellé. Et pour parfaire la valeur conjuratoire de l'œuvre, Artemisia prête ses traits à celle qui tient le couteau égorgeur. Quant à l'homme qui succombe, il a le visage de Tassi, le coupable demeuré impuni.



Une fois le procès clos, Orazio, qui cherche une issue pour sa fille, se rabat sur un certain Pierantonio Stiattesi, peintre médiocre et brocanteur établi à Florence. Il fera l'affaire pour épouser Artemisia, laquelle va devoir quitter Rome, ce qui n'est pas un mal car la jeune fille s'éloigne ainsi du joug paternel et des médisants.

De 1613 à 1620, les années florentines seront marquantes et fécondes. Tout d'abord, son mari n'étant pas possessif et plutôt conciliant, Artemisia s'en accommode assez bien. En l'espace de cinq années, elle met au monde quatre enfants, et devient, malgré ses charges familiales, l'une des artistes les plus recherchés par la haute société, et notamment par les Médicis, pour qui elle travaille.

Enfin et surtout, elle devient à l'âge de 23 ans la première femme à entrer dans les rangs de l'Académie de dessin de Florence. L'événement fait grand bruit. Cette admission est synonyme pour elle de gloire et de liberté. Artemisia change de statut social. Qui plus est, elle rencontre à vingt-quatre ans Francesco Maria Maringhi, riche personnage de la noblesse florentine, avec lequel elle vit un amour passionné, sans que cela ne dérange en rien son mari, lequel se réjouit de la protection qui en découle pour sa famille. À Florence en effet, comme partout ailleurs, il faut bénéficier de nombreux soutiens. Artemisia le sait et sa personnalité étonnante tout comme ses œuvres suscitent l'intérêt dans les plus hautes sphères. Le jeune Cosimo II de Médicis, qui domine la ville, est un passionné d'art qui lui commande plusieurs tableaux. Galilée est également un admirateur. Comme d'autres, il est à même de la protéger, notamment quand Artemisia la dépensière, qui s'endette sans mesure, doit affronter la Justice.

Après quelques années de vie flamboyante, elle perçoit que la Cour de Cosimo II n'a plus le même prestige. De plus, les rumeurs prennent de l'ampleur à propos de sa vie d'adultère, considérée à cette époque comme un crime punissable. Artemisia, qui ne se sent menacée, choisit de quitter Florence pour Rome. Elle a vingt-sept ans. Dans la Ville éternelle aussi, les commandes affluent. Les collectionneurs recherchent notamment les autoportraits ou les nus que peint cet étrange phénomène. Accompagnée de sa fille Prudenzia, seule survivante de ses quatre enfants, l'artiste vit luxueusement. Les tableaux se vendent, nombreux. Artemisia excelle dans la représentation d'héroïnes tirées de la Bible, des femmes qui se révoltent contre leur destin, des personnages qui refusent la soumission. Une forme de légende prend corps.



Judith et sa servante, 1618-1619,

Elle reste six ans à Rome, travaillant pour les cercles de la haute cour pontificale. Puis viendra, de 1627 à 1630, la période de Venise, ville qu'elle doit quitter du fait de la peste,

En 1638, à l'âge de quarante-cinq ans, appelée en Angleterre par le roi Charles Ier, elle va retrouver à Londres son père qui y travaille depuis plusieurs années. Orazio va y mourir l'année suivante, en 1639. Mais Artemisia n'apprécie guère son séjour à la Cour d'Angleterre. En 1643, elle est de retour à Naples, où elle jouit de la bienveillance de l'État et de l'Église. Elle y installe un prestigieux atelier dans lequel de nombreux aides travaillent pour elle. Son rayonnement est considérable. Elle fascine les aristocrates, les hommes de lettres et les prélats par son caractère fantasque et son art, qu'elle sait faire évoluer tout au long de son existence au gré des nombreux peintres qu'elle rencontre.

À travers ses œuvres et par le biais de son parcours de vie, Artemisia est devenue d'une certaine manière l'emblème du corps féminin malmené, ainsi que la figure de la femme capable de conquérir sa liberté envers et contre tout.

Parmi les innombrables destins féminins qui ont été empêchés (et parmi ceux qui ont été passés sous silence), il en existe quelques-uns, comme celui d'Artemisia, qui sont bien documentés, de sorte qu'ils mettent en lumière ce qui a été subi, lumière qui projette une ombre accablante sur la gent masculine, laquelle s'est repue de sa domination tout en célébrant les charmes de la féminité.

En préface des « Actes » du procès pour viol de 1612, Roland Barthes dit, en 1979, combien nous, les modernes, pouvons identifier dans le tableau « Judith et Holopherne » une *revendication féminine* qui traverse les siècles, revendication aux allures protéiformes, et dont la vigueur est proportionnelle aux humiliations endurées.

Il est un autre document qui est à découvrir. Daté de 2023, il rend présente Artemisia de façon captivante. Il s'agit d'une pièce de théâtre intitulée « Moi, Artemisia », écrite par Serge Rezvani, qui fait se rencontrer Artemisia, laquelle sort littéralement de la toile « Judith et Holopherne » pour entrer en dialogue avec un peintre du XXI^{ème} siècle !

Qui mieux que Serge Rezvani, peintre lui aussi, écrivain très fécond, amoureux éperdu de sa femme Lula (il faut lire « Le testament amoureux ») pour converser avec Artemisia ? Quatre siècles entiers séparent les deux personnages... La confrontation est intense et subtile. Malgré les bonnes

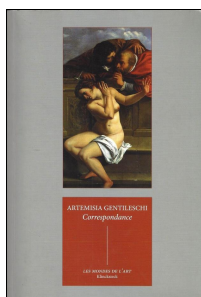
intentions de chacun, et en dépit des évolutions récentes qui sont relatées à Artemisia, celle-ci doute qu'une nouvelle alliance entre hommes et femmes puisse exister.

À l'heure de la « revendication féminine », pour reprendre le terme de Roland Barthes, le tableau « Judith et Holopherne » peint par Artemisia a valeur de mise en garde. Cette toile saisissante exprime à tout jamais la soif de vengeance qui peut s'inscrire dans la chair d'un être humain qui a subi de multiples formes de domination. En ce sens, Artemisia Gentileschi ne cesse d'être actuelle.

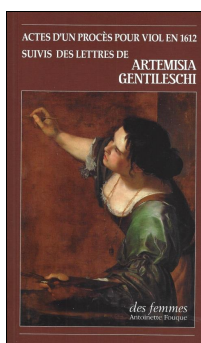
Jacques Biolley

Brève bibliographie

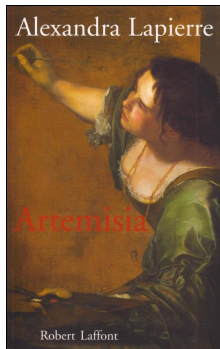
(5 livres et un film pour découvrir Artemisia Gentileschi)



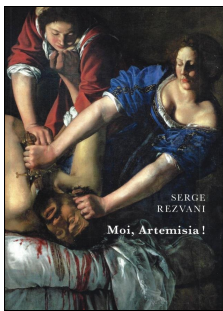
Artemisia Gentileschi, *Correspondance*, Les Mondes de l'art, Klincksiek Éditions, 2023.



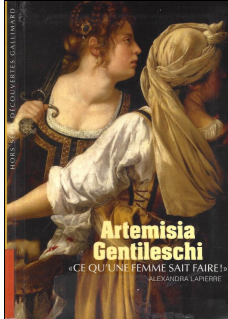
Actes d'un procès pour viol en 1612, suivis des lettres d'Artemisia Gentileschi, Éditions « Des femmes », Milan. 1981.



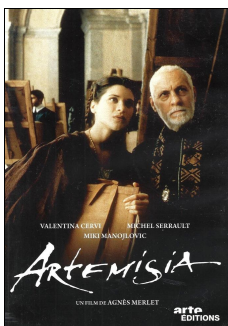
Artemisia, Un duel pour l'immortalité, Alexandra Lapierre, Éditions Robert Laffont, Paris, 1998. (522p.)



Moi, Artemisia, pièce de théâtre écrite par Serge Rezvani, Éditions Les Belles Lettres, Paris, 2023.



Artemisia Gentileschi, « Ce qu'une femme sait faire ! » Alexandra Lapierre, Éditions Élisabeth de Farcy, Hors-série, découvertes Gallimard, Paris, 2012.



Artemisia, film d'Agnès Merlet, avec Michel Serrault et Valentina Cervi. DVD Arte éditions, 1998.